

L'humour dans l'oeuvre de Jules Verne

Claude Bastide Olivé

Université de Barcelone

Jules Verne était “fort gai, causeur brillant, cultivant les bons mots et volontiers la farce” écrit son petit-fils Jean-Jules Verne dans *Souvenir de mon grand-père*. Il n'est donc pas étonnant que sa facette d'humoriste se reflète dans son oeuvre.

L'humour de Jules Verne ne tient pas particulièrement au sujet de l'histoire, mais à la façon dont elle est racontée. En effet, le récit d'aventures se prête difficilement à la plaisanterie, et pourtant les romans et nouvelles de Jules Verne sont truffés de traits d'humour.

L'auteur veut, avant tout, “rendre vraisemblable ce qui est très invraisemblable”, comme il l'explique à son éditeur Hertznel dans une de ses lettres. Pour cela il utilise toute une série de procédés destinés à nous présenter l'histoire comme tout à fait plausible et que Simone Vierendeel a qualifiés de “**trompe-l'oeil**”. Je rapporte la définition qu'elle donne de ce mot :

“Le trompe-l'oeil, on le sait, consiste à peindre de façon à donner l'impression de réalité... Dans le roman, le trompe-l'oeil sera le fait des voix et procédés qui s'efforcent d'endormir la méfiance du lecteur, de le placer à la distance et au lieu exact où l'effet de réel peut le mieux se produire”.

Mais, d'un autre côté, Jules Verne nous fait comprendre qu'il ne croit pas lui-même à son histoire, qu'il sait que son public ne sera pas dupe. “Tout en engageant le lecteur à entrer dans la fiction, il lui indique aussi, d'un **clin d'oeil**, que ce n'est qu'une fiction” écrit Simone Vierendeel.

En quoi consistent ces “**clins d'oeil**” dont parle Simone Vierendeel, ces procédés humoristiques qui tendent à mettre en doute ce qui a été présenté comme vraisemblable et qui sont en perpétuelle opposition avec le “**trompe-l'oeil**”? C'est ce que nous nous proposons d'étudier.

Dans la plupart des cas, les aventures, assez extraordinaires, des romans de Jules Verne se terminent par une boutade. Examinons la grande entreprise des savants américains de *Sans dessus dessous* : exploiter les gisements de houille du pôle Nord. Mais il faut d'abord faire fondre la glace. Il y a pour cela un moyen : supprimer les saisons. Aussi devrait-on redresser l'axe de rotation de la terre de 23 degrés. Comment ? Tout simplement en construisant dans les

flancs du Kilimandjaro un gigantesque canon qui tirera un énorme obus à une vitesse de 2.500 kilomètres par seconde. Malheureusement, en fondant, les glaces du pôle Nord peuvent inonder de nombreuses régions et provoquer des milliers de morts. Mais, **clin d’œil**, rien ne se passe parce que le savant américain J.T. Maston s’est trompé dans ses calculs : il a oublié trois zéros dans la mesure de la circonférence terrestre. “Cet oubli a produit une erreur de douze zéros au résultat final”, écrit Jules Verne. Et ceci, parce que la foudre a terrassé le savant au moment où Mrs. Evangelina Scorbitt lui a téléphoné pour... le prévenir de l’approche de l’orage. Le titre du roman déjà est significatif, d’ailleurs, non seulement par le jeu de mots “sans” avec “A” au lieu de “sens” avec “E” (titre que Jules Verne a tenu à conserver, bien qu’on lui ait fait remarquer que, dans ce cas, la forme correcte serait *Sans dessus ni dessous*), mais aussi parce qu’il est allégorique de cette antithèse **trompe-l’œil/clin d’œil**, de même que l’est le titre *De la terre à la lune*, ou encore celui de la nouvelle *M. Ré Dièze et Mlle. Mi Bémol*.

Dans *Les 500 millions de La Béguine* Franceville, fondée par le Docteur Sarazin, risque d’être détruite par le canon de Herr Schultze, alias Goldfinger des films de James Bond. Il semble impossible que la ville échappe à la catastrophe. Mais la situation est sauvée in extremis par une plaisanterie de Jules Verne : l’obus de Herr Schultze est lancé sur Franceville à une vitesse tellement grande (ce n’est pas pour rien que l’auteur ajoute des zéros partout) qu’il est mis en orbite, il se transforme en satellite. “Il était destiné à se perdre dans l’espace”, écrit Jules Verne.

Une des rares exceptions à ces boutades finales serait le dénouement du roman *Le tour du monde en 80 jours* dans lequel Philéas Fogg a vraiment gagné son pari. Croyant arriver à son club, à Londres, avec cinq minutes de retard, il a en réalité un jour d’avance, étant donné qu’il a effectué le tour du monde en allant vers l’est et a gagné une heure à chacun des 24 fuseaux horaires. Il y a pour une fois un véritable dénouement, une authentique trouvaille à laquelle on ne s’attendait pas.

Les boutades permettent aussi à Jules Verne de relancer son histoire, de créer de nombreux revirements de situation lorsque tout paraît perdu. Dans *Les enfants du Capitaine Grant* Lord Glenarvan et ses compagnons, poursuivis par les sauvages, trouvent juste au bon moment le Duncan qui devrait croiser les côtes d’Australie et côtoie en réalité la Nouvelle-Zélande car Paganel, par distraction, a écrit “Nouvelle-Zélande” au lieu du mot “Australie” dans le message dicté par Lord Glenarvan pour le capitaine du bateau.

Les personnages eux-mêmes prêtent à plaisanterie. Par leur nom, d’abord. Ainsi Alcide Pierdeux, mathématicien, comme son nom l’indique (Pi R2), “si ardent dans les discussions qu’on l’avait surnommé Alcide Sulfurique”, Tom

Crabbe, qui joue au jeu de l'oie, Effarane, le diabolique organiste qui a des pouvoirs "effarants", Kissador, qui, à peine métamorphosé en chimpanzé, court se regarder dans un miroir, Jack Ryan, dont la devise est "rire et chanter". Ou Michel Ardan, qui, évidemment, n'a "jamais froid, pas même aux yeux", et dont on dit qu'il "porte en lui un foyer ardent". Ou bien encore le professeur Ox et son aide Ygène qui ne peuvent faire autre chose qu'essayer de fabriquer de l'oxygène.

Ces personnages nous amusent aussi par leurs traits de caractère, leurs petites manies, leurs contradictions, leurs réparties, ou bien encore leur intervention dans un autre roman que celui dont ils sont le héros. Philéas Fogg est quelqu'un de très méthodique, méticuleux même.

"Il prend son thé et ses rôties à 8 heures 22, on lui apporte l'eau pour sa barbe à 9 heures 37, il se fait coiffer à 10 heures moins 20, quitte sa maison chaque matin à 11 heures et demie et, après avoir placé 575 fois son pied droit devant son pied gauche, et 576 fois son pied gauche devant son pied droit, il arrive à son Club".

Comment peut-il donc s'embarquer dans une aventure comme la sienne ? Herr Schultze, en bon Allemand, est travailleur, discipliné. Il aime l'ordre. Il a créé un empire industriel grâce aux millions de La Begum. Mais ses goûts n'ont pas changé, il ne s'est jamais "lassé de son mets favori", la choucroute. Il se "demande même comment les peuples qui n'ont ni saucisses, ni choucroute, ni bière, peuvent tolérer l'existence". Paganel, le distrait par excellence, alias le Professeur Tournesol des aventures de Tintin, a un but qui ne peut manquer de nous impressionner :

"... reconnaître le cours du Yarou-Dzangbo-Tchou, qui arrose le Tibet pendant un espace de quinze cents kilomètres, en longeant la base septentrionale de l'Himalaya et savoir enfin si cette rivière ne se joint pas au Brahmapoutre dans le Nord-Est de l'Assam."

Mais que peut-on attendre d'un géographe ayant "publié une célèbre carte d'Amérique dans laquelle il avait mis le Japon" ? Rien d'étonnant donc à ce qu'il s'embarque sur le Duncan en partance pour l'Amérique, alors qu'il croit monter à bord du Scotia à destination de l'Inde, ou bien encore qu'il étudie l'espagnol dans... *Les Lusiades* de Camoëns.

Jules Verne s'amuse à faire dire à ses personnages exactement le contraire de ce que l'on attend d'eux dans une situation précise. Ainsi, dans *Sans dessus dessous*, lorsque le boulet de canon a finalement été lancé dans les flancs du

Kilimandjaro, Richard W. Trust, du consulat américain à Zanzibar, envoie aux Etats-Unis la dépêche suivante :

“Coup tiré hier soir minuit précis... Passage de projectile avec sifflement épouvantable. Effroyable détonation. Province dévastée par trombe d’air. Mer soulevée jusqu’au canal Mozambique. Nombreux navires désamparés et mis à la côte. Bourgades et villages anéantis. Tout va bien.”

Il est surprenant de trouver, après les adjectifs “épouvantable”, “effroyable”, “dévastée”, “désamparés”, “anéantis”, la conclusion “Tout va bien”. Même chose dans *Le Great Eastern*. Le docteur Dean Pitferge, qui est de toutes les traversées du paquebot géant, dans le but d’assister à son naufrage, à ses yeux inéluctable en raison du manque de proportions du navire, télégraphie à sa famille, lorsque l’événement qu’il attendait s’est finalement produit :

“... enfin nous avons fait naufrage, jamais je ne me suis mieux porté”.

Ces réparties, souvent très courtes, peuvent quelquefois passer inaperçues dans le feu de l’action, mais elles contribuent à égayer le roman et mettent en évidence le sens de l’humour de Jules Verne, sens de l’humour qui se manifeste peut-être encore plus clairement dans un épisode sur la soif de domination de l’Angleterre dans *Les enfants du Capitaine Grant*. Paganel interroge un jeune indigène, élevé dans une école anglaise à Melbourne. Il apprend par celui-ci que:

“L’Europe appartient aux Anglais... L’Espagne, la Russie, l’Autriche, la Prusse, la France, sont des provinces et non des états... L’Espagne, capitale Gibraltar... La France est une province anglaise, chef-lieu Calais où réside le gouverneur Napoléon”.

“Et la lune”, questionne exaspéré le digne géographe, “est-ce qu’elle est anglaise, elle aussi ?”

“Elle le sera”, répond sans se démonter, le jeune indigène.”

Autre facteur amusant : l’intervention de héros d’un roman dans un autre roman. Dans *L’île mystérieuse*, les “aéro-naufragés” sont sauvés par le Capitaine Nemo de *Vingt-mille lieues sous les mers*. En effet, Nemo, après toutes ses aventures sous-marines, s’est réfugié sur une île déserte et, lorsque les occupants du ballon tombé dans la mer n’ont plus aucune chance de survie, décide de les recueillir. Même chose au moment de l’éruption de l’île: ses occupants sont sauvés par le Duncan de Lord Glenarvan, personnage du roman

Les enfants du Capitaine Grant. Des années auparavant, Lord Glenarvan a abandonné le pirate Ayrton, alias Ben Joyce, sur une île déserte, avec la promesse de revenir le chercher. Juste au moment où l'île mystérieuse disparaît, Le Duncan, envoyé d'Ecosse par Lord Glenarvan pour recueillir le pirate, navigue dans les parages et, pour la seconde fois dans sa carrière romanesque, permet à des personnages de Jules Verne d'échapper à la mort.

L'invention des machines et engins multiples confirme cet antagonisme **trompe-l'œil/clin d'œil**. Jules Verne entremêle données scientifiques et détails humoristiques. Madame Allotte de la Fuye ne disait-elle pas qu'il y avait dans son secrétaire "deux tiroirs fort distincts : celui de la science et celui de l'humour" ? L'auteur nous décrit longuement l'Albatros ou le Nautilus, leur construction, leur fonctionnement, leur aménagement. Pas un boulon ne nous est épargné. On sait même le nombre de livres que contient la bibliothèque du Nautilus (12.000 volumes) ou la couleur des tentures de l'Albatros. Mais à côté de ces grandes inventions qu'ont pu être à l'époque de Jules Verne un sous-marin ou un engin volant, on en trouve d'autres comme "des broches à tête et à habit mues mécaniquement", des appareils distribuant à chaque amateur, dans des tuyaux d'ambre spéciaux, de la fumée de tabac préalablement préparée dans les brûleurs d'un établissement central, purifiée et dégagée de nicotine - fumerie ou fumisterie ? -, des revues faites en pâte comestible et imprimées à l'encre de chocolat - quand on les a lues, on les mange-, une machine à têter de la force de "cinq cents normandes" - un coup de sifflet retentit et des centaines de bébés se mettent à têter -, "une grande usine où l'on fabrique de la glucose en traitant les chiffons par l'acide sulfurique, ce qui permet de faire du sucre avec de vieux linges", un orgue dont les seize tuyaux enferment chacun un enfant pour obtenir un registre de voix enfantines.

Jules Verne aimait la précision. C'était un auteur consciencieux, emporté par le désir de bien faire. Il avait horreur du vague et de l'indéterminé. On sait qu'il se documentait soigneusement avant d'aborder un sujet, afin de pouvoir en parler en toute connaissance de cause. Les pays et les contrées qu'il décrit sont le prétexte à des développements et des digressions sur les circonstances de leur découverte, leur climat, leur production, leur faune et leur flore, leur évolution démographique et économique. Les descriptions des villes obéissent au même souci de précision, non seulement lorsqu'il s'agit de cités existantes, mais aussi de celles issues de sa puissante imagination. Pour les unes comme pour les autres, des détails extrêmement précis sont donnés sur leur forme, leur étendue, leur superficie, leurs dimensions, leur population. Même chose pour les machines. Voici comment il conçoit le canon dont a besoin le savant Maston pour faire fondre les glaces du pôle Nord :

“En prenant pour type le canon de 27 centimètres de la marine française (modèle 1875), qui lance un projectile de 180 kilogrammes avec une vitesse de 500 mètres par seconde, en donnant à cette bouche de feu des dimensions 100 fois plus grandes, c’est-à-dire 1.000.000 de fois en volume, on lancerait un projectile de 180.000 tonnes. Si, en outre, la poudre avait une vitesse suffisante pour imprimer au projectile une vitesse 5.600 fois plus forte qu’avec la vieille poudre à canon, le résultat cherché serait obtenu.”

L’accumulation de chiffres que seuls des savants oseraient vérifier provoque notre admiration pour ce magnifique projet, mais nous fait sourire en même temps. Jules Verne n’aurait-il pas, à l’inverse de Maston, ajouté trois zéros par-ci par-là ? Si nous pouvons encore douter de ses intentions, la suite du texte nous donne la réponse :

“Rien que pour cette fabrication, il s’agissait d’obtenir une masse de fonte cylindro-conique, pesant 180.000.000 de kilogrammes, soit 180.000 tonnes... Nécessité fut donc d’apporter au second chantier environ 400.000 tonnes de minerai, 70.000 tonnes de castine et 400.000 tonnes de houille grasse, que l’on transforma d’abord en 280.000 tonnes de coke dans des fours. Au bout d’un mois, 10 hauts-fourneaux de 30 mètres étaient en état de fonctionner et de produire chacun 180 tonnes par jour. C’était 1.800 tonnes pour 24 heures, 180.000 après 100 journées de travail.”

Jules Verne se plaît à convertir les kilomètres en mètres, les tonnes en kilos, les heures en minutes et les minutes en secondes. Nous sommes sûrs ainsi que le lecteur comprendra bien.

Tant de chiffres pourraient rebuter le public, mais je pense qu’il sont là plus pour l’amuser que pour le persuader de la vraisemblance de l’histoire, autant parce que Jules Verne lui-même se divertit et ne croit pas à son histoire que parce qu’il veut nous distraire, nous adresser un **clin d’oeil**.

Autre procédé pour obtenir cet effet d’antithèse : les nombreuses énumérations, aussi instructives que drôles. Il faut se souvenir que, de par son contrat avec son éditeur Hertz, Jules Verne devait écrire des livres pour la jeunesse, c’est-à-dire éducatifs. Il ne perd donc pas une occasion d’illustrer le lecteur. Dans *Un capitaine de quinze ans* le cousin Bénédicte énumère les tribus de névroptères :

“... les panopartes, les myrmiléoniens, les termitines et les perlides. Parmi les termitines on trouve le genre manstipe, le genre raphidie,

le genre termite, dans lequel on distingue le termite fatal, le termite à corselet jaune, le termite lucifuge, le mordant, le destructeur, le belliqueux.”

Même chose pour les moustiques. Bénédict explique qu’il y a :

“... le moustique gris, le velu, le nain, le semeur de fanfares, le petit fifre, l’urtiquis, l’arlequin, le grand nègre, le roux des bois.”

Je ne sais pas si la culture d’un enfant augmentera beaucoup avec cette liste, mais il faut reconnaître que le nom des moustiques est plutôt curieux. Est-ce qu’ils existent vraiment tous, ou bien Jules Verne en a-t-il ajouté ?

Dans *Sans dessus dessous* Barbicane vante les mérites de la houille dont on tire tant de dérivés :

“... les couleurs de garance, d’orseille, d’indigo, de fuschine, de carmin, des parfums de vanille, d’amande amère, de reine-des-prés, de girofle, de winter-green, d’anis, de camphre, de thymol et d’héliotropine, les picrates, l’acide salicylique, le naphthol, le phénol, l’antipyrine, la benzine, la naphthaline, l’acide pyrogallique, l’hydroquinone, le tannin, la saccharine, le goudron, l’asphalte, le brai, les huiles de graissages, les vernis, le prussiate jaune de potasse, le cyanure, les amers, etc., etc., etc.”.

Jules Verne termine son énumération par “etc., etc., etc.”. Heureusement, car une liste complète pouvait occuper une page entière, comme l’occupe l’énumération des journaux communiquant la décision des savants américains de faire fondre les glaces du pôle Nord. Pas moins de 87 noms de journaux ! De nombreux lecteurs souriront en voyant cette liste immense et la sauteront peut-être sans la lire, ce qui serait dommage car ils perdraient le plaisir de savoir que même le journal *Le Capitan Fracassa* s’est occupé de l’affaire. Ils ne pourraient non plus s’amuser à prononcer - ou bien à essayer de prononcer - le nom du journal de Nézavinost, le *Srpska*, dont les cinq consonnes les unes à la suite des autres, et en début de mot, me semblent donner à ce quotidien un nom peu commercial.

Il ne faut pas non plus oublier les jeux de mots, les calembours, chers à Jules Verne et dont nous avons déjà vu plusieurs exemples au cours de cette communication. La pièce de théâtre *Châteaux en Californie* en est particulièrement friande. Catherine, la bonne, ne s’habille pas “en cordon bleu” mais “en torchon bleu”. Elle met “les petits pois dans les grands”, pense que “mieux vaut lard que

navet” et que “le temps est un grand maigre”. Les affronts lui pleuvent, non pas “dru comme grêle” mais “dru comme graine”. Elle dit de sa maîtresse : “Je ne sais quelle fourche pique madame”. Pour elle l’expression “prendre des vessies pour des lanternes” devient “prendre des saucisses pour des lanternes” et “prêcher dans le désert” “chanter au dessert”. Le dicton “Dans les petits pots sont les bons onguents” se transforme en “Dans les petites peaux sont les bons enfants” et “Il ne faut jamais jeter le manche après la cognée” “Ne point jeter le manche après la poignée”. Après tant de calembours, on ne saurait s’étonner que le proverbe servant de sous-titre à la pièce “Pierre qui roule n’amasse pas mousse” se transforme à la fin en “Père qui roule n’amasse pas de mousse”.

Je n’insisterai guère sur l’utilisation des anagrammes (Karroly/calorie, Aberfoyle/Abeille Ford, Ben-Zouf/Bouf-nez, etc.) et du verlan (Servadac/cadavres, Rip/pire, etc.) qui a déjà donné lieu à de nombreuses études. Par contre, les lapalissades me semblent plus intéressantes. Dans *Robur le Conquérant*, Uncle Prudent dit à Phil Evans : “On a toujours tort de ne pas avoir raison”. Ces deux personnages rappellent souvent Dupond “D” et Dupont “T” des aventures de Tintin. Ce dialogue ne serait-il pas digne des deux confrères :

- Nous avons autre chose à faire qu’à récriminer.
- Quoi donc, Uncle Prudent ?
- A nous sauver, si c’est possible.
- Et même si c’est impossible.
- Vous avez raison, Phil Evans, même si c’est impossible.” ?

L’emploi des onomatopées contraste aussi avec l’aspect sérieux de l’histoire. “Pchutt ! On ne voyage encore ni par le télégraphe, ni par le téléphone, et dans six jours... patarapatanboumboum !... l’affaire sera dans le sac !...” explique J.T. Maston à Mrs. Evangelina Scorbitt.

Même chose pour les néologismes. Nous sommes émerveillés par la description de ce nouvel engin volant qu’est l’Albatros, mais légèrement déconcertés lorsque nous apprenons qu’il est fabriqué avec un matériel très dur, le “surarbrandur”, et totalement illustrés quand nous lisons que Robur en fait “broum-broumer” le moteur.

Mentionnons finalement les citations latines revues et corrigées par Jules Verne. Le roman *Sans dessus dessous* se termine par le commentaire d’Alcide Pierdeux sur J.T. Maston :

- “Le vieux maboul !... Bien sûr, il avait son coup de pulvérin, quand il a calculé le canon du Kilimandjaro !... Il lui en aurait fallu bien

d'autres, et c'était la condition sine qua non - ou sine canon, comme nous aurions dit à l'École !".

Claudius Bombarnac, à son tour, nous explique : "Puis me voilà errant à l'aventure... Errare humanum est, disent volontiers les collégiens de Bordeaux lorsqu'ils musent sur les quais de la Gironde".

De tout ce qui a été dit antérieurement, on peut arriver à plusieurs conclusions. D'abord, celle que donne Simone Vierre dans son article *Trompe-l'oeil et clin d'oeil* :

"Le clin d'oeil, c'est la manière dont la conscience et le sub-conscient (consciemment, Jules Verne utilise le clin d'oeil pour "faire drôle", varier le ton, donc dans un but esthétique) luttent subversivement contre les ordres du Père (réel, sublime et social, car la société lui fait jouer le rôle du "jeune savant"). Remettant en cause le trompe-l'oeil, le clin d'oeil remet en cause le statut du romancier, ce qui manifeste une crise d'identité aux racines sans doute profondes, mais qui se manifeste là dans toute sa plénitude. Une conséquence indirecte en est que Jules Verne se révolte contre le modèle culturel de la "science comme source de progrès" mais pas ouvertement, de sorte qu'on le prend parfois pour le chantre de ce progrès."

D'un autre côté, il faut se souvenir qu'à l'époque de Jules Verne les livres étaient lus aux enfants par des adultes. Il est donc important de les intéresser, eux-aussi. Je pense cependant que les boutades de l'auteur ont un effet tout à fait différent sur l'adulte et sur l'enfant. Ce qui fait rire l'adulte ne fait pas rire l'enfant. Ce dernier est plutôt déçu par les traits d'humour. En effet, au moment le plus intéressant de l'histoire, au paroxysme de l'action, juste quand le lecteur attend une solution presque miraculeuse pour sauver la situation, Jules Verne termine son livre sur une pirouette. L'enfant éprouve une déception. Par contre, l'adulte comprend que la seule solution pour l'écrivain est de s'en tirer par une boutade. Je pense donc que, même si l'auteur, de par son contrat, écrit pour les enfants, il tient à viser en même temps le public des adultes, car la consécration littéraire vient plus facilement des lectures pour adultes.

En dernier lieu j'ajouterai que cet effet de distanciation entre le regard de l'auteur et l'histoire qu'il nous raconte permet à l'oeuvre de Jules Verne de garder tout son charme. Si à l'époque où les romans ont été écrits, ils ont pu être considérés comme des romans d'anticipation ou peut-être même de science-fiction, ils auraient perdu actuellement tout leur intérêt. Or, s'ils continuent à être lus, c'est justement grâce à l'humour de Jules Verne, à sa

façon dont il se détache de l'histoire, au recul qu'il prend pas rapport à elle. Je citerai comme exemple un phénomène actuel assez semblable : celui des films de James Bond. Les premiers ont plu au public pour de nombreuses raisons que je ne vais pas analyser maintenant mais qui sont connues de tous. Au moment où le succès des films suivants commençait à baisser, les metteurs en scène ont lancé un nouveau James Bond qui ne se prenait pas au sérieux, qui, même, après un exploit encore plus incroyable que les autres, branchait son regard sur la caméra et faisait un clin d'oeil au spectateur, dans le sens littéral du mot. Cette décontraction du héros joue le même rôle que le détachement humoristique de Jules Verne qui nous "avertit que nous sommes en face d'un jeu entre le réel et la fiction".